

30e dimanche du Temps ordinaire (C)

— 26 octobre 2025 — Saint-Eustache (19h) —

Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (14:27)

Si 35, 15b-17.20-22a / Ps 33 (34) / 2 Tm 4, 6-8.16-18 / Lc 18, 9-14

Il est dit que saint Luc est le « *Scriba mansuetudinis Christi* » : « le scribe de la mansuétude, de la douceur du Christ. » Et lorsque que nous avons célébré, peut-être qu'il vous en souvient, le jubilé de la Miséricorde, il y a quelques années, on avait beaucoup écouté saint Luc. Un évangile, ne l'oublions pas, qui a aussi ses côtés assez âpres lorsque le Seigneur nous secoue de nos torpeurs, mais un évangile qui insiste essentiellement sur le salut qui nous est donné.

Et aujourd'hui, nous en avons une très belle page dans ce chapitre que nous lisons. Il n'est pas complètement indifférent d'ailleurs de se souvenir que, avant les événements de Jérusalem, la dernière rencontre significative que Jésus fera au chapitre 19 de l'Évangile de Luc ce sera la rencontre avec quelqu'un de bien connu : le cher Zachée, à la fois collecteur d'impôts et collabo avec l'occupant, autrement dit une sorte d'irréparable avec lequel, pourtant, Jésus nouera le dialogue pour que le salut, comme il le dit : « entre dans sa maison ».

Lorsque l'on écoute tout ce qui nous est dit ce soir, peut-être que l'on peut repenser à un roi, un roi d'Israël, un roi important, peut-être même le roi le plus important d'Israël, le parangon de tous les rois. Il s'appelait : « le bien-aimé » parce qu'il avait la faveur du Seigneur : David. Et bien qu'il eût la faveur du Seigneur, à tel ou tel moment de son existence, emporté par le désir, il a mis la main sur la femme d'un de ses généraux, Bethsabée. Et ensuite, il a envoyé ce général, Ourias, sur la ligne de front pour qu'il soit tué, non sans avoir au préalable essayé d'endormir ses possibles soupçons.

Ainsi, « le bien-aimé » avait réussi la prouesse de manquer non pas à un ou deux commandements, mais de manquer tout bonnement à toute la Loi. Car quand on “se plante” (passez-moi l'expression) d'une manière aussi extra-ordinaire, c'est pas un ou deux commandements qu'on abîme, c'est toute la Loi qu'on oublie, c'est l'auteur de la Loi qu'on oublie.

Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Un prophète, Nathan, est venu voir le ci-devant David et, dans une petite histoire de sa composition, de manière imagée, il lui a soumis, il a soumis à son jugement ce que David lui-même avait fait, en parlant de brebis,... en parlant de je ne sais plus quoi ... et, évidemment, David, avec toute son autorité de roi a dit : « Mais cet homme mérite la mort ! » Nathan alors a pu lui dire : « Mais, cet homme, c'est toi ! Toi qui as pris Bethsabée, toi qui as trahi la confiance d'Ourias, toi qui as fait tuer Ourias, toi qui as été oublieux de ton Dieu. »

Et qu'a fait David à ce moment-là ? Et c'est cela qui est intéressant, en fait. Il n'a pas fait ce que tellement de puissants font — et nous le voyons aujourd'hui journallement sur les réseaux sociaux, tellement ils sont sûrs de leur fait — David n'a pas dit : « Je suis le roi, je fais ce que je veux, un point c'est tout ! » Non ! David, à ce moment-là, s'est retourné et il a fait acte de contrition. Et au lieu de se camper dans son rôle de roi qui lui aurait valu je ne sais quel privilège, il a émis cette prière que nous connaissons bien : « Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour, selon ta grande miséricorde efface mon péché, lave-moi tout entier de ma faute... Oui, j'ai péché contre toi, contre toi et toi seul j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux je l'ai fait. » (Ps 50) — « je l'ai fait ! », et ce qui est fait ne peut pas être défait.

Ensuite vient le retournement : « Mais tu veux au fond de moi la vérité. » Et à ce moment-là, David, au lieu de se braquer dans son orgueil, il n'est plus le roi, il est plutôt le roi nu, il est le

pécheur devant son Seigneur. Il invoque sur sa pauvreté, sur sa misère, le pardon de Dieu et ce pardon lui est donné. De sorte qu'il fait l'expérience de ce qu'on appelle « la miséricorde ». Qu'est-ce que c'est que cette miséricorde ? c'est un alliage étrange, à la fois de lucidité, de lumière, qui regarde les choses telles qu'elles sont : le péché, c'est le péché ; le meurtre, c'est le meurtre ; l'adultère, c'est l'adultère ; la trahison, c'est la trahison ... Mais on ne s'arrête pas là ! Au-delà de cela, il y a tout de même l'amour qui réclame ses droits, les liens qui réclament leurs droits.

Et je pense que dans notre monde d'aujourd'hui, il est extrêmement important de rappeler cela qui est le nerf déjà de la première Alliance, mais qui est aussi le nerf du Nouveau Testament. Nous sommes aujourd'hui confrontés à une société qui souvent, sous des invocations de justice, ne veut pas autre chose que la vengeance et qui, très souvent, lapide à mort avant que d'avoir donné à la justice le temps de s'exercer à la recherche de la vérité. Il ne s'agit pas du tout, évidemment, d'être laxiste ou de laisser passer n'importe quoi, mais il s'agit de faire en sorte que le péché ne mène pas la danse.

Alors nous pensons à David. Et maintenant, nous voyons ces deux figures si intéressantes : le pharisien et le publicain. Le pharisien, tout entier centré sur lui-même, satisfait de ce qu'il fait, le pharisien qui, comme vous l'aurez remarqué, se compare aux autres, évidemment à son avantage. Et le publicain, lui, qui est devant Dieu, n'osant pas trop lever les yeux, n'osant pas trop "la ramener" et qui invoque sur lui cette parole magnifique : « Montre-toi favorable », que nous reprenons dans les litanies, comme nous le rappelait ce matin notre curé, le Père Vivarès.

L'attitude de l'un comme de l'autre, doit nous parler et nous servir d'inspiration. Dans la prière, nous nous décentrons toujours, nous ne nous regardons pas, nous avons regard à Dieu. Et lorsque nous sommes dans une démarche de lucidité, nous ne pouvons que reconnaître nos limites, nos pauvretés, nos faillites, bref, pour le dire d'un mot, notre péché. Mais ce que nous devons surtout faire, c'est ne pas rester avec notre péché sur les bras ou sur l'estomac. Évidemment, si on se contente de s'en désoler, il y a des chances que ce soit une grosse perte d'énergie qui nous ronge, mais si, comme David, nous nous tournons vers le Seigneur pour lui offrir ce qui en nous a le plus besoin de son pardon et de sa miséricorde, alors, nous pouvons avancer. La seule vraie question, c'est ce que nous dit l'évangile aujourd'hui, la seule vraie question c'est de ne pas rester enfermé en soi-même, centré sur soi-même.

Ici, le pharisien se réclame de ses vertus de ses qualités, vous pourriez tout aussi bien avoir un pharisien qui ferait apparemment amende honorable, mais dont le cœur ne serait pas sincèrement ouvert au pardon et à la miséricorde du Seigneur.

Dans la deuxième lecture, nous avons écouté saint Paul apôtre, dans la deuxième à Timothée. Lui aussi, c'est un cas intéressant, parce qu'alors, en fait de pécheur, lui, il est « Prix Nobel » ! Avant sa conversion, c'est un massacreur de première catégorie, il détruit tout ce qui bouge, à commencer par les chrétiens. Et, à un moment donné, ça bascule. Il le dit plus tard dans ses écrits, il dit : « Moi je suis le dernier des apôtres, j'ai tué l'Église de Dieu », je suis « l'avorton de Dieu » dit-il.

Mais il a fait l'expérience de la miséricorde. Il aurait pu s'en tenir aux actes de sa première vie, la vie de Saul de Tarse, depuis la lapidation d'Étienne jusqu'aux portes de Damas. Il aurait pu s'en tenir à ça : se retirer dans le désert et pleurer sur ses péchés. Qu'a-t-il fait ? Tout au contraire, il s'est laissé retourner et, comme David dans le psaume, après avoir confessé son péché, après s'être soumis au regard de Dieu, il a découvert tout ce que l'Esprit pouvait en lui. Le psaume de David se finit par : « Aux pécheurs, j'enseignerai tes chemins, vers toi reviendront les égarés. » Saint Paul ne fait pas autre chose. Aux pécheurs — et il est bien placé pour savoir ce qu'est le péché — il enseigne les chemins du Seigneur et les égarés, ceux qui sont touchés par la parole de

l'Évangile, peuvent revenir vers le Seigneur, sans peur, sans tristesse, avec un sincère repentir mais aucune dose de remords. Le remords, c'est encore une trace vénéneuse dans nos dispositions intérieures. Ce qui compte c'est le repentir, le retour vers Dieu, et non pas le souvenir glauque et nauséabond du péché.

Ainsi dans ces pages d'Évangile et ces pages d'Écriture d'aujourd'hui, ce 30e dimanche du Temps ordinaire — vous voyez qu'on arrive près de la fin de l'année liturgique, il y a 34 dimanches dans l'année — nous passons un moment qui peut nous permettre de nous recentrer en nous rappelant que, au fond, dans notre vie avec le Seigneur ce qui compte, ce n'est pas la petite morale, ce qui compte — et ça saint Paul nous le montre à l'envi — c'est de se laisser saisir par l'amour de Dieu. Voilà ce qui compte vraiment. Non pas se regarder et se perdre en jérémiades mais se livrer à l'Amour qui peut tout.

Ces temps-ci, en semaine, nous avons la joie de lire l'épître de saint Paul aux Romains. Et dans cette épître assez longue, assez substantielle, réputée parfois un peu compliquée, saint Paul parle du péché, il parle de la grâce, il parle de la justification par la foi. Et, à présent, cette semaine, on va lire le chapitre 8e. Si vous ne devez lire que ça, lisez le chapitre 8e de saint Paul apôtre aux Romains. C'est un de ces moments où on saisit que Paul a compris ce qui se jouait dans la révélation du Seigneur Jésus. Il contemple, comme il le dit lui-même : « un abîme de sagesse », de sagesse divine qui vient à la rencontre de notre péché. Et Paul ne fait la morale à personne — ça lui arrive quelquefois mais, dans ces meilleurs moments, il oublie cette dimension un peu étroite —, surtout il n'a de cesse que de nous inviter à nous livrer au Christ et à sa puissance.

Les uns et les autres, les unes et les autres, chacun, chacune, nous savons avec quoi nous voyageons dans la vie. Chacun a ses hauts, ses bas, ses pleins et ses déliés, ses vertus, ses vices, ses courages, ses lâchetés ... (je ne vais pas continuer la litanie, on y serait encore demain!) mais peu importe ! dans tout l'Évangile, ce que le Seigneur nous montre — le pape François nous l'a répété à l'envi — ce que l'Évangile nous montre, c'est un Seigneur qui veut rencontrer, et rencontrer tout le monde : « *todos ! todos ! todos !* »

Quelles que soient la vie et les équations de chacun, quels que soient les péchés de chacun, quelles que soient les erreurs de chacun, le Seigneur se présente à nous comme *le seul Sauveur*.

Alors, accueillons le Seigneur qui vient vers nous, le Seigneur qui est tout de bonté, ce Seigneur qui n'est pas du tout un « ventre mou », il sait qui nous sommes, l'Évangile nous le dit : « Il sait ce qu'il y a dans l'homme ». Et c'est en toute connaissance de cause — sans qu'on ait besoin de lui donner aucune espèce d'info parce qu'il sait tout — qu'il vient à la rencontre de chacun, pour nous libérer du moins bon, et que puisse, par sa grâce, émerger le meilleur de nous.

AMEN